

Correspondance : lettre de M. H. Châtelain sur la côte occidentale d'Afrique

Autor(en): **Chatelain, Héli**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **9 (1888)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Tunisie ne manque pas de ports naturels, mais jusqu'à présent l'homme n'a rien fait pour les rendre facilement accessibles. Les bas-fonds qui les entourent obligent les navires à stationner au large, et à débarquer voyageurs et marchandises dans des bateaux plats, calant assez peu d'eau pour pouvoir franchir la barre. Quelquefois le mauvais temps empêche les steamers de s'arrêter et les voyageurs doivent aller bon gré mal gré, jusqu'au port suivant. Même à la Goulette les paquebots ne peuvent accoster; en outre, il y a, de ce port à Tunis, environ 15 kilomètres que les voyageurs franchissent en chemin de fer, tandis que les marchandises sont transportées par le lac de Tunis. La création de bonnes rades est donc d'une urgence indiscutable. Toutefois, M. Leroy-Beaulieu conseille de s'en tenir, pour le moment, à deux ports principaux, l'un à Tunis ou à la Goulette, l'autre à Bizerte, et cela afin de ne pas éparpiller les crédits. Bizerte peut devenir un port militaire de premier ordre, aussi important que La Valette ou Gibraltar. Quant à Sousse, Monastir, Mehdia, Sfax, Gabès, on peut y procéder, en attendant, à quelques travaux indispensables pour en améliorer l'accès. A part les voiliers pratiquant la pêche et le petit cabotage, et montés presque tous par des marins italiens, quatre compagnies desservent la Régence; ce sont : la Compagnie générale Transatlantique, la Société générale des transports maritimes à vapeur, la Compagnie générale de navigation italienne et la Société anonyme Procida-Ischia.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. H. Châtelain sur la côte occidentale d'Afrique

Londres, 15 février 1888.

Cher Monsieur,

Après un long intervalle, je reprends le fil de ma narration, où je l'avais laissé tomber, à Dondo, le 8 octobre 1887. Mon séjour dans cette ville se prolongea jusqu'au 17 parce que je devais assister, comme témoin, au mariage d'un de mes collègues, qui eut lieu le 15 en présence du *chefe* et de quelques amis; c'était le premier mariage célébré dans l'Angola selon le rite méthodiste épiscopal; j'avais traduit la liturgie en portugais pour cette occasion. Le 17 je naviguais de nouveau sur la Quanza, et tâchais de reconnaître les points qui m'avaient intéressé lors de mon voyage pour pénétrer à l'intérieur. La chose n'était pas très facile, car même les bords de la rivière présentent un tableau bien différent pendant la *moula* et durant le *cacimbo*. Celui-ci touchait à sa fin; la végétation ne montre plus la même exubérance de vie et le paysage entier, privé des couleurs éclatantes de la moula,

a un air plus grave, presque triste, non sans un certain attrait particulier. Lorsque, grossie par les pluies, la Quanza court à pleins bords, inondant au loin les parties basses de ses rives, on n'a guère l'occasion d'observer les crocodiles; quand, au contraire, les eaux basses laissent à découvert les bancs et les îlots de sable, on en rencontre presque à tous les contours du fleuve, tantôt endormis au bord des hautes herbes, montrant leurs écailles verdâtres à fleur d'eau, tantôt étendus tout de leur long (3-5^m) sur le sable brûlant. Ces grands mangeurs d'hommes dorment si profondément que le bruit de la machine ne suffit pas pour les éveiller; ce n'est que lorsque les vagues du vapeur les atteignent qu'ils s'enfuient, disparaissant sous l'eau comme par enchantement, ou roulant leur lourde masse vers la rivière voisine avec un empressement et une gaucherie tout à fait comiques. Quant aux hippopotames, malgré leur grand nombre, il est toujours difficile d'en apercevoir; ils se cachent dans les profondeurs, ou loin du bruit, dans les herbes des lagunes. Cette fois je remarque un plus grand nombre de Quissama sur la rive gauche. Les femmes portent leurs fardeaux suspendus au front par une bande de toile; elles sont actives et secouent vigoureusement leurs jupons faits de fibre de baobab. Une troupe d'indigènes emporte en courant un cadavre à sa sépulture. Je ne sais pourquoi ils sont toujours si pressés dans leurs processions funèbres. Sans nous arrêter nous passons rapidement devant la vieille ville de Massangano, et à dix heures et demie nous faisons halte à Muji Ngolome, afin de nous approvisionner de bois.

Je monte à la factorerie, dont je connais l'un des associés, et jouis d'une belle vue sur l'immense nappe de la lagune qui donne son nom à la maison et qui sert de refuge aux troupeaux d'hippopotames. En face de Muxima nous décrivons lentement un cercle pour donner à un passager le temps de venir à bord. C'est le *chefe* du *concelho*, de haute stature, bien mis, au port grave et aux manières distinguées, respectueux et respecté, quoiqu'il soit aussi noir que ses administrés. Comme aux premiers jours de leur service, les vapeurs sont chaque fois salués à leur passage par les cris sauvages des habitants des deux rives; mais jamais je n'avais vu une scène égale à celle qui signala notre apparition à Bocca do Quanza. Environ 200 Mahungos, qui venaient d'y déposer leurs sacs de café, d'y faire leurs libations et de s'y affubler des uniformes aux couleurs voyantes que les trafiquants leur prodiguent, accoururent sur le rivage et, par leurs cris, leurs hurlements, leurs sauts, leurs coups de feu et leurs gestes de possédés, me donnèrent une idée de ce que doit être souvent la réception du premier vapeur sur les affluents inexplorés du Congo.

A la nuit tombante nous atteignons sans encombre la factorerie de Cunha ¹, terme de la course du *Silva Americano*, heureux d'en avoir été quittes pour quelques secousses en touchant les bas-fonds, car c'était la course d'essai du vapeur pour

¹ Cunha, qui ne possède qu'une maison, est située au milieu d'une immense plaine à droite et à gauche de la rivière, et forme le point extrême de la Quanza où les nègres de l'intérieur apportent leurs produits.

cette saison. Le capitaine connaissant mon désir d'être auprès de mes amis de Bom-Jesus m'y envoya très aimablement le lendemain en chaloupe, tandis que les autres passagers devaient se résigner à passer encore une huitaine dans cette solitude. Après avoir traversé l'embouchure du Muji ua Kirimba ou canal des Hollandais, et contourné la colline de Bruto, je me retrouve au milieu de mes amis et pour ainsi dire chez moi. Dans l'attente du prochain départ, je passai 9 jours à Bom-Jesus, accompagnant mes amis dans la revue quotidienne des divers départements de leur vaste établissement; c'est à la règle qu'ils observent dans leur activité peu ordinaire, que ces planteurs sont sans doute redevables de la santé qu'ils conservent si longtemps au sein des influences délétères d'une atmosphère insalubre. J'avais espéré pouvoir aller un jour à la chasse de l'hippopotame; mais voyant que mes amis étaient peu enclins à risquer leur peau, je dus y renoncer. Ici les crocodiles sont parfois d'une hardiesse incroyable. La veille de mon départ, en plein midi et en présence de deux vapeurs, de plusieurs barques et de toute la population attentive, l'un d'eux s'avança en ligne droite, la tête et la nuque hors de l'eau, vers l'un des vapeurs, sans s'inquiéter ni du bruit ni du mouvement, jusqu'à ce que, arrivé à 8 ou 9^m de la proue, il fut arrêté par une balle. Il baissa la tête, arrondit le dos hors de l'eau, en fouetta de sa queue la surface et disparut. S'il fut mortellement blessé, quelqu'un aura retrouvé son corps à une bonne distance en aval.

Le 28, à bord du *Serpa-Pinto*, nous franchissons en trois heures et demie la distance qui m'avait pris trois jours de navigation à voile à la montée; nous passons devant Calumbo, endroit historique, puis le long des forêts de bois de construction de Tombo, et bientôt nous jetons l'ancre à la Barra. — Un de mes amis hollandais s'y trouve justement, et je vais passer la soirée et la nuit chez lui à terre. — Le lendemain nous traversons la barre; je lutte victorieusement contre le mal de mer, et à trois heures les murs blancs de Loanda apparaissent à nos yeux. A sept heures nous sommes dans la baie, au milieu de nombreux vaisseaux. Le capitaine crie *larga o ferro* et nous nous jetons dans la chaloupe qui nous transporte à la factorerie hollandaise. J'admire à la hâte cette nouvelle construction, qu'on dit avoir coûté plus de 150,000 fr. Mais je cours plutôt que je ne marche pour me rendre à une autre nouvelle maison, à notre station missionnaire, dont la beauté intérieure et extérieure dépasse mon attente.

Les vingt jours que je passai à Loanda s'écoulèrent bien vite. Je tâchai de me rendre compte des changements opérés depuis mon départ: construction de maisons nouvelles, établissement d'une buanderie à vapeur et extension du quai, etc. La présence d'un personnel considérable et d'ouvriers étrangers pour le chemin de fer a donné plus de mouvement à la place. Les travaux de la voie ferrée se poursuivent activement et avec une confiance croissante dans la réussite finale. A Loanda même on achevait le nivellement du terrain et l'on construisait des ponts de pierre. Les grands hangars de la Compagnie se remplissaient du matériel que les vapeurs anglais amenaient sans relâche. Une reconnaissance provisoire du prolongement projeté d'Ambaca à Malangé venait de s'achever avec un résultat satis-

faisant ; tout en somme donne lieu de croire que l'entreprise est viable, et fait espérer que la première section pourra être ouverte à la circulation au commencement de 1888. L'entreprise des eaux du Bengo, dont l'utilité immédiate pour Loanda est bien supérieure à celle d'une section de chemin de fer, marchait au gré de la population.

Un fait curieux, auquel à l'intérieur j'avais prêté peu de foi, mais qu'on me confirma à Loanda, c'est qu'un éléphant a été tué près du Bengo, à quelques kilomètres de Loanda. Je savais depuis longtemps qu'un éléphant avait été abattu non loin de Bom-Jesus, il y a plus de dix ans, mais je pensais que c'était un animal isolé qui était venu s'égarer dans ces régions. L'apparition d'un autre éléphant semble toutefois indiquer l'existence, dans les forêts et les lagunes qui s'étendent entre le Bengo et la Quanza, de quelques restes d'un ancien troupeau.

Une autre nouveauté pour moi furent les difficultés dont la loi entoure le départ d'un jeune indigène. Pour emmener un de mes anciens élèves, je dus aller trouver sa mère, lui faire déclarer devant le notaire qu'elle consentait au départ de son fils, faire confirmer cette déclaration par deux témoins qui connaissaient la mère et naturellement payer le tout en bel et bon argent.

Je ne voulus pas quitter Loanda, pour longtemps peut-être, sans faire un pèlerinage à la tombe de Pogge. Elle est maintenant bien soignée, entourée d'une grille en fer, et porte le nom de l'explorateur avec la date de sa mort. Elle se trouve tout près du petit monument d'Edmond Gabriel, l'ami de Livingstone.

Grâce à l'amabilité du gouverneur je fus reçu comme passager à bord de l'*Africa*, transport de guerre, alors en partance pour Lisbonne. Je m'embarquai le 19 novembre, quelques heures avant le départ réel du vaisseau et, en attendant qu'il se mit en marche, je fis connaissance avec ma nouvelle demeure, tout en jetant de longs regards d'adieu sur la ville. Curieuse coïncidence ! le gros steamer anglais, le *Gaboon*, stationné à une centaine de mètres de nous est le même qui, trois ans auparavant, nous débarquait ici, le Dr Summers et moi, comme pionniers de l'expédition William Taylor. — Si l'artillerie manquait à notre transport, il n'en avait pas moins un cachet militaire. Tout l'avant et tout le centre du bâtiment étaient bondés de soldats, à peu d'exception près tous nègres. C'était le bataillon de Mossamédès que l'on transférait à Cabinda. Les officiers, tous jeunes, sauf le commandant, occupaient tout l'arrière du vaisseau. Leurs camarades de Loanda étaient aussi là pour leur dire adieu. De leur côté, les officiers du bord échangeaient de bons vœux avec leurs confrères des autres vaisseaux présents. Les dames ne manquent pas, plusieurs des officiers du bataillon étant mariés ; il y a aussi quelques enfants que leurs parents renvoient dans la mère patrie tandis qu'il en est temps. Que de poignées de main et que d'embrassades à la portugaise ! Enfin survient le gouverneur de Cabinda, M. Neves Ferreira, qui retourne à son poste, et sans lequel le vaisseau ne pourrait partir. Au dernier moment l'évêque d'Angola et Congo fait son apparition, et tous se hâtent de baiser l'anneau qu'il tend de bonne grâce. Il a quelques paroles bienveillantes pour chacun de ceux qui l'approchent et, lorsqu'il se rembarque, la cloche sonne, tout ce

qui est du service de terre le suit, et la masse flottante se met en branle. Je jette un dernier coup d'œil au toit blanc de la mission qui brille au milieu de la verdure des *anacardiens* et des *euphorbes cassoneiras*, et je m'arme de courage contre le terrible mal de mer qui ne tarde pas à se faire sentir.

Juste vingt-quatre heures plus tard, nous mouillons dans la rade de Cabinda. Il m'est difficile de reconnaître le Cabinda d'il y a trois ans. Alors on n'y voyait que le pavillon anglais de la maison Hatton et Cookson, flottant sur les ruines du fortin portugais de 1784, et il fallait de la bonne volonté pour découvrir quelques autres factoreries là-bas de l'autre côté de la rade. Aujourd'hui l'arrivée du gouverneur est saluée par les 21 coups de canon réglementaires, le pavillon portugais se déploie sur la plus centrale et la plus haute des jolies collines de Cabinda, et de nombreuses maisons aux couleurs fraîches animent les forêts toujours vertes de ce charmant séjour. Le lendemain, dès l'aube, commence le débarquement des 400 soldats. J'assiste pendant quelque temps à l'opération, puis profite de la première occasion pour me rendre à terre. Mon premier soin est de chercher la mission. J'apprends qu'elle se trouve à quelque distance au fond de la rade dans un endroit appelé Pernambuco. Je prends le sentier qui y conduit, à travers l'herbe scintillante de rosée et une magnifique végétation forestière, qui boit avec délices les chaudes ondées alternant avec les flots lumineux du soleil des tropiques, et après une demi-heure de promenade je me trouve dans la cour de la station. Quel joli coup d'œil ces cinq maisonnettes de bambou et de bois, blotties dans cette paisible clairière, offrent au nouveau venu ! Malheureusement l'impression poétique s'évanouit bientôt en présence du jeune homme qui se trouve seul à la station, et dont la pâleur et l'air abattu annoncent, avant qu'il ouvre la bouche, qu'il vient de traverser une saison de fièvre. Lui cependant ne se plaint pas et croit que Cabinda est très salubre. Le surintendant de la station l'a même recommandé comme sanitarium. Anglais et Portugais s'accordent aussi à louer la salubrité de l'endroit et, comparativement à d'autres points, ils ont sans doute raison. Le même jour je fis encore une promenade dans la forêt embaumée du parfum des orangers sauvages.

Mon compagnon me dit que dans tout l'intérieur la population est très dense et le sol fertile ; je connais déjà la race qui est belle et intelligente ; mais l'état social est déplorable et oppose des obstacles humainement insurmontables à l'œuvre missionnaire. Le jeune homme auquel l'évêque Taylor avait confié cette station a bien travaillé puisqu'il a élevé les habitations nécessaires pour une ou deux familles, planté des arbres qui portent déjà des fruits, défriché quelques champs qui rendent bien, et appris le *fiote*, de manière à pouvoir s'entretenir avec les indigènes sans difficulté. Mais, quant à l'école, les fruits n'apparaissent pas encore. Ici, comme dans l'Angola, les indigènes, loin d'entretenir leur maître, s'attendent à être bien payés pour la faveur qu'ils lui font de fréquenter l'école. Jusqu'ici le missionnaire a pu gagner sa vie en élevant des poules qu'il vend aux paquebots et aux baleiniers américains qui touchent au port. Il reçoit d'un à quatre shillings par poule. La maisonnette et le terrain qu'il a achetés pour le compte de la mission ont coûté environ 6500 fr.

Le 22 je vais voir la nouvelle colonie portugaise et ne puis assez admirer la beauté du site, du plan et des bâtiments. A part moi cependant, je me demande si ce petit district vaut bien les dépenses énormes que doit entraîner non seulement l'installation, mais l'entretien subséquent de ce luxe. Les casernes, dont quatre pavillons (système Pollet perfectionné) sont terminées, sont décidément trop belles pour la troupe noire, et que dirai-je des ravissants chalets du gouverneur, du docteur, de l'ingénieur, du commandant, etc. ? Et tout ce qui existe n'est que la moitié de ce qui est projeté et dont le matériel se trouve déjà entassé dans les hangars du rivage. Un troupeau de vaches que le gouverneur a fait venir du sud tâche de s'acclimater.

Le débarquement des troupes et du bagage s'étant effectué sans incident, nous reprenons le large pour ne revoir la terre que le 25. Pendant ce temps je fis plus ample connaissance avec le navire. Je reçus comme compagnon de cabine le résident de Landana, jeune officier de bonne famille ; les autres passagers, à l'exception d'un négociant espagnol, étaient des employés publics ou des officiers. Vous rappelez-vous le dégoût avec lequel Stanley parle des ménageries sur les paquebots portugais ? Notre vaisseau emportait un énorme léopard encore furieux d'être prisonnier, un chimpanzé à l'air étrangement humain, une biche, un porc-épic, un chat sauvage, outre une quantité de perroquets criards et d'autres oiseaux au joli plumage ; mais, à vrai dire, loin de nous incommoder, la compagnie de ces créatures contribua pour sa bonne part à raccourcir les heures toujours trop longues de la traversée.

A S. Thomé, grâce à notre pavillon jaune dû à la petite vérole qui sévissait à Loanda à notre départ, nous ne pûmes aller ni à terre ni à bord du paquebot qui se trouvait tout près et où la plupart d'entre nous avions des connaissances. Du point où nous étions, je ne découvris aucun changement dans l'apparence de la ville depuis que je l'avais visitée trois ans auparavant. Quant à l'île, elle était à moitié voilée par les nuages qui descendaient jusque près du rivage. Le matin, à l'aube, j'eus l'avantage de pouvoir admirer pendant trente minutes les pics et les collines qu'une atmosphère transparente comme du cristal semblait rapprocher de nous ; au lever du soleil les vapeurs sortirent des vallées, enveloppèrent successivement les hauteurs jusqu'au pic le plus élevé, puis montant plus haut encore, couvrirent la moitié du ciel, tandis qu'au-dessus, les rayons du soleil naissant se réfléchissaient sur l'immense miroir de l'océan. La quarantaine n'empêcha pas les passagers de terre de venir à bord accroître notre compagnie. C'étaient le directeur de la douane, un avocat, ancien député, un employé public et des dames qui retournaient au Portugal. Dès que nous virâmes au nord, le changement de température nous en avertit, et le froid vint se joindre au mal de mer dont nous souffrions. À la hauteur de Sierra-Leone nous longeâmes une zone de nuages noirs, d'éclairs éblouissants et de froides averses.

La prochaine escale, S. Thiago, me permit de me reconforter un peu en foulant de nouveau la terre ferme. Avec ses monts et ses pics dénudés, à peine couvert d'une maigre herbe jaune, l'île présente, malgré ses contours pittoresques, un

tableau froid et austère qui ne rappelle nullement l'Afrique. La ville occupe le haut d'une pyramide tronquée, aux flancs escarpés. La population n'est pas purement africaine. Postérité de pères blancs et de mères négresses, elle paraît sous toutes les nuances imaginables du café au lait, et parle un dialecte qui, ayant adapté des mots portugais à la construction et à la prononciation africaines, n'est ni portugais ni africain. Une visite à la ville, dont la douane, la maison de ville, l'hôpital, le réservoir des eaux, le marché et la caserne sont les édifices principaux, me fait comprendre que les mulâtres forment presque le total de la population, les noirs et les blancs étant en infime minorité. Je remarque aussi que tous les enfants blancs ont un air chétif et rachitique, qui prouve que ce climat, pas plus que celui de la côte, n'est fait pour notre race. Sur ma demande, d'où peuvent provenir les fièvres dans une ville si haut placée, et dans une île dépourvue de végétation, on me montre deux bouquets de palmiers, occupant la vallée des deux côtés de la ville, et l'on me dit : c'est de ces marais ! Certes, me dis-je, dans l'Angola nous n'appellerions pas cela des marais, et la réponse ne me satisfait pas. Ce qui frappe surtout le voyageur, c'est la quantité d'ânes qui semblent rivaliser en nombre avec leurs maîtres. Le second jour, désireux de voir un peu de verdure, je fis une excursion à la *fazenda* de S. Jorge, propriété d'un Italien, qui est en même temps agent consulaire de l'Angleterre et de l'Allemagne. A l'aller, j'essayai de monter un de ces nombreux bourriquets que les campagnards appellent, avec une certaine tendresse, leurs *companheiros*, et avec lesquels ils conversent le long du chemin, mais au retour je préférerais m'en passer. Jamais je n'oublierai les propos naïfs et les idées originales de mon guide, qui venait de l'intérieur de l'île. En revenant au vaisseau, je me promis de relire *Don Quichotte* à la première occasion, sûr d'y trouver, grâce à cette course, des beautés qui m'avaient échappé jusqu'ici. Les deux fois que je fus à terre je n'entendis que des plaintes sur le manque de numéraire et le déclin des affaires. L'exportation principale du cap Vert, est celle de la pulgère qui prend en général le chemin de la France, du café, des eaux-de-vie, du sel pour le Brésil, et des peaux de chèvre pour l'Amérique. Les États-Unis sont représentés à S. Thiago par un consul général. La population de chacune des dix îles a son cachet particulier et ses coutumes à elle, ce qui fait qu'une appréciation générale du caractère de leurs habitants court bien le risque de n'être pas juste. Une curiosité que je regrette de n'avoir pas eu le temps de visiter, c'est l'ancienne ville, avec une cathédrale, abandonnée depuis longtemps, j'ignore pour quelles raisons.

Saint-Vincent fut le dernier point africain de notre voyage, et sa physionomie est déjà européenne. Ses rochers gigantesques n'offrent aucune trace de vie ni végétale ni animale, et l'île serait totalement inhabitée, si sa belle baie et sa position entre l'Europe et l'Amérique du Sud n'y appelait les paquebots des grandes lignes anglaises, allemandes, italiennes qui relient notre vieux monde aux jeunes États de l'Amérique du sud. A notre arrivée il s'y trouvait, outre une forêt de voiliers et de moindres vapeurs, un navire italien, une frégate française et plusieurs grands vapeurs chargés d'émigrants. Les maisons principales de la ville sont

anglaises ainsi que la houille dont elles pourvoient les vaisseaux ; les petits magasins et les cafés sont entre les mains d'Italiens ou d'indigènes, et la classe inférieure provient des autres îles de l'archipel. Dès que vous mettez pied à terre, des nègres viennent vous offrir leurs services dans toutes les langues principales de l'Europe. Après avoir parcouru les rues de la ville, j'entre dans le magasin du consul américain et y cause quelques moments avec son père, le nestor de la colonie. Lorsqu'il se fixa ici, il y a plus de trente ans, il n'y avait que quelques huttes ; aujourd'hui la population peut s'élever à près de 4000 habitants. Le climat est excellent et permet aux employés anglais du câble sous-marin et des maisons commerciales d'y garder leurs familles. Récemment un maître est venu d'Angleterre pour l'instruction de la jeunesse étrangère. Quel contraste entre les vives couleurs des blancs qu'on rencontre ici et les visages pâles ou jaunes auxquels j'étais habitué ! Comme l'île ne produit rien, toutes les provisions viennent de sa voisine S. Antaô, qui se rapproche de Madère, tant par ses belles montagnes que par sa fertilité et son bon air. Le panorama de Saint-Vincent et de sa baie est un des plus imposants que j'aie vus, surtout au soleil couchant quand les ombres s'allongent sur la base de l'amphithéâtre, la silhouette noire des roches étranges se dessine nettement sur le ciel embrasé. Les marins croient reconnaître, dans les contours d'une des crêtes, le profil de Nelson couché la face tournée en haut.

Enfin le 16 décembre nous franchissons la barre du Tage ; un à un les monuments historiques et artistiques de Lisbonne passent devant nos yeux émerveillés et, sur le soir, je foule le sol de la Lusitanie de Camoens, la terre classique des « descobridores. »

H. CHATELAIN

BIBLIOGRAPHIE ¹

Victor Tissot. L'AFRIQUE PITTORESQUE. Paris (Ch. Delagrave), 1888, gr. in-8, 407 p., ill. fr. 5. — Cet ouvrage est un recueil de morceaux choisis sur l'Afrique, rédigé surtout en vue de la jeunesse, et analogue au livre du même auteur, paru il y a quelques années et intitulé : *Les contrées mystérieuses*. Rien de mieux que ces ouvrages, qui complètent et étendent les connaissances acquises dans l'école ; ils intéressent l'enfant à la géographie, en développant les points principaux sur lesquels a porté l'enseignement du maître. Le jeune homme se récréé en s'instruisant et se fait une idée du côté pittoresque des pays, ordinairement négligé dans les livres de classe. Mais la chrestomathie africaine doit, comme tout ouvrage de ce genre, remplir certaines conditions : en pre-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.